

Décembre 1868

Réfugiée dans le donjon, elle scrute la nappe de brume qui monte du sol à l'assaut des cimes, noyant la forêt dans un cocon oppressant. Seules les têtes noires des majestueux épicéas émergent fièrement de cette mer fibreuse. La forêt est engloutie, comme dévorée par des ombres maléfiques, celles de la nuit qui tombe.

Elle perçoit dans le lointain les derniers aboiements de la meute. Les sens en alerte, elle écoute les chiens poussés par les piqueurs, ils expriment leurs humeurs par des sons rauques, gutturaux. Ils ont traqué le gibier sans succès.

Ce qui lui laisse peu d'illusions sur l'état d'esprit des chasseurs. Sous le prétexte d'éradiquer une horde de sangliers qui battaient la campagne en quête de nourriture, et s'introduisaient de nuit dans les châteaux et les fermes, son époux Guillaume avait demandé au veneur d'organiser une battue. La vérité était un peu autre. En ce début d'hiver l'ennui taraude les gentilshommes des belles demeures et châteaux de la région. Ils multiplient les prétextes pour se retrouver et, sous couvert d'accomplir leur devoir, ne cherchent qu'à s'étourdir en ripailles et beuveries.

Quand la chasse est bonne ils festoient joyeusement. Ce soir ils vont noyer leur amertume dans l'alcool dont les

vapeurs feront sombrer leur discernement. Si certains ont le vin gai, ce n'est pas le cas du comte son mari. Dans ces soirées les esprits s'échauffent, des propos malveillants et des reproches nourrissent l'agressivité des comparses. S'ils sont oubliés le lendemain, quelques heures sont nécessaires pour en dissoudre le venin.

Hortense hésite entre rejoindre ses appartements et l'attendre. Si elle ne reste pas à sa disposition, il la débusquera dans sa chambre. Elle va nourrir son angoisse de longues heures avant la confrontation.

Ce mois n'est pas celui qu'elle préfère, il lui rappelle les événements les plus douloureux de sa vie. Comme ses deux mariages, célébrés un mois de décembre – le premier n'a été ni heureux ni malheureux, un mariage de convenance à seize ans. Louis-Charles, le père de ses deux enfants, a fait un bref passage falot dans sa vie, la laissant veuve à dix-neuf ans, encore un mois de décembre. Que dire du second ? La pire erreur qu'elle ait faite : fragilisée après son veuvage elle était tombée sous l'emprise de Guillaume, dévorée par une passion qu'elle a du mal à s'expliquer aujourd'hui.

Cet homme, avec sa violence, lui fait peur. Certains jours elle craint pour sa vie et celle de ses enfants. Cette année 1868 sera-t-elle la dernière pour elle ?

Les éclats de voix qu'elle perçoit sont le signe que la fête bat son plein dans ce qui est appelé pompeusement « le pavillon de chasse ». Elle a le temps de passer quelques instants avec Friedrich et Charlotte avant que la nurse les prépare pour la nuit.

Elle aime ces moments intimes où elle partage leurs jeux et leurs babillages. Ce soir, elle a du mal à laisser ses soucis à la porte. Friedrich et Charlotte l'attendent avec impatience : si ses gestes sont tendres, sa tête est ailleurs, elle les entend sans les écouter. L'angoisse qui la ronge est la plus forte, elle

ne se voit pas de solution. Ses enfants sont sous la tutelle d'un conseil de famille qui n'a pas accepté son remariage, mais ils vivent sous le toit de Guillaume, qui a aussi tous pouvoirs sur elle. À part quelques bijoux de grande valeur, elle est démunie.

Ce sont les pages d'un livre d'images qui tournent dans son esprit tourmenté. Ces pages qui l'ont conduite ce soir, au pied du lit de ses enfants, la peur au ventre.

Veuf, son père Geoffroy de Melemburg n'avait pas attendu longtemps pour convoler à nouveau. Pour ce petit noble de province, sans héritier mâle, l'urgence était d'assurer sa succession. L'affaire avait été rondement menée, une jouvencelle désargentée mais en bonne santé avait pris les rênes de la maison. Elle l'avait convaincu de confier ses filles, Hortense et Louise, à Maria-Louisa, leur grand-mère paternelle. Sévère et juste, Maria-Louisa avait fait d'elles des jeunes femmes accomplies.

Elle les avait mariées à deux frères, les fils d'un marquis, séduits par leur grande beauté et leur éducation.

Quand elle pense à Louise, les larmes affleurent ses cils. Louise, sa complice, sa confidente, sa sœur aimée. Elle était légèrement plus grande qu'Hortense, elles partageaient toutes les deux une carnation veloutée avec un teint de pêche. L'ovale parfait de leur visage, dessiné par le délicat arc de leurs sourcils aussi bruns que la chevelure qui tombait en cascades sur leurs épaules laiteuses, faisait tourner les têtes. Il suffisait de croiser leur regard rieur à l'iris gris légèrement bleuté pour être séduit. Hortense avait une bouche pulpeuse, de celles qui attirent les baisers. C'est peut-être cette bouche qui a fait son malheur ?

Aujourd'hui, dans ce sinistre château, elle se sent abandonnée, car sa chère Louise et son époux ont été emportés par la tuberculose.

Attristée par ses souvenirs, Hortense caresse les boucles blondes de son fils, avec ses yeux bleu lagon il ressemble trop à son père. Une des raisons pour lesquelles Guillaume l'aurait pris en grippe ? Non elle ne le croit pas, les raisons en sont ailleurs, noyées dans l'esprit tortueux de celui qu'elle a épousé. Charlotte attire l'attention de sa mère, avec son minois de poupée aux yeux gris et sa frange noire, elle est ravissante. Son mariage éclair avec Louis-Charles lui a fait don de ces deux merveilles, sans eux elle n'aurait pas la force de se battre.

Louis-Charles, s'était rapidement montré de santé fragile. Il s'affaiblissait sans que les médecins y trouvent de remède. L'un d'eux parlait d'anémie... Il s'était éteint, sans bruit, comme il avait vécu.

La chasse qui entre à grand bruit dans la cour la ramène à la réalité. Elle se presse, embrasse ses enfants, cherche leurs sourires qui ne viennent pas. S'ils ne comprennent pas les soucis des grands, comme de petits animaux ils en perçoivent les peurs et les tensions.

La nuit va être longue, son repas a été servi sur la petite table du salon qu'elle a rapprochée de la cheminée. Elle remercie le valet des bûches qu'il vient d'apporter et l'assure qu'elle saura entretenir le feu.

Ce château est lugubre. Construit il y a plus d'un siècle, il mériterait d'être modernisé. Quatre générations de Mols de Burston s'y sont succédé. Les dernières, plus préoccupées à guerroyer et à faire bombance, se sont peu soucies d'entretenir le patrimoine. En digne descendant, son époux ne fait pas mieux. Les tentures et tapis usés par le temps n'assurent plus leur rôle protecteur. La cheminée est si haute que les flammes censées la réchauffer s'élèvent dans le conduit,

l'obligeant à approcher son fauteuil près du foyer. Les chandelles vacillent dans les courants d'air.

Sous le regard hautain des ancêtres, qui ne sont pas les siens, figés à jamais dans des postures rigides, elle se rata-tine. Le malaise qui l'a saisie il y a deux ans en découvrant la bâtisse ne l'a jamais quittée. Son instinct l'avait avertie que d'autres ténèbres l'attendaient.

Le silence est rompu par le crépitement sec des bûches et le tic-tac de la pendule qui orne une bonnetière, d'excellente facture comparée au reste du mobilier sans âme. Régulée pour sonner tous les quarts d'heure, la pendule, tel un métronome, rythme le temps qui s'écoule. Les battements du cœur d'Hortense se calent sur cette cadence et chaque quart d'heure qui résonne entre ces murs nus accentue son angoisse. Elle calme ses palpitations en se concentrant sur son ouvrage de tricot, compte les points à chaque rang, focalisant son attention sur son travail, s'interdisant de penser à autre chose qu'au bébé qui s'enroulera dans cette couverture de laine.

Ce soir, avec la peur qui l'opresse, elle tricote pour une des servantes du château. Une jeune fille qui se trouve être grosse sans mari. Personne ne l'ignore, pas même Hortense, cette grossesse est l'œuvre du maître de maison. Hortense la plaint de tout cœur. Même si elle ne sera pas chassée, l'avenir de la jeune femme et celui de son enfant est sombre.

Engourdie par le froid qui lui gèle le bout des doigts, elle lâche son tricot, se lève pour ranimer le feu. Elle l'attise, replace les bûches à l'aide d'un tisonnier aux armes de la famille Mols, en ajoute de nouvelles et repose l'ustensile sur le bord du foyer. Lasse, elle s'étire, se masse le dos, la pendule sonne les douze coups de minuit. Combien de minutes, d'heures va-t-elle encore devoir attendre dans

l'inquiétude avant de savoir si sa nuit basculera ou pas dans l'enfer ?

La chandelle finit par s'éteindre, elle repose son ouvrage et renonce à la rallumer. Les ombres, projetées par les flammes, dansent sur les murs en s'étirant comme des spectres et l'hypnotisent. Elle tremble. C'est lugubre.

Le hululement d'une chouette qui déchire la nuit la fait sursauter, elle s'approche d'une fenêtre, masquée par les rideaux, elle observe. Blafarde, la lune, voilée par de lourds nuages noirs qui ne demandent qu'à se répandre, plonge le parc dans les ténèbres. Une ombre se faufile entre les sapins séculaires qui bordent le parc. Sans doute un renard furtif qui regagne son terrier. À nouveau la chouette hulule, quel intrus la dérange ? La faible lueur filtrant à travers les bosquets atteste que les chasseurs s'attardent dans le pavillon dressé au fond du parc. Sanctuaire de cette faune masculine qui perd toute retenue, au fur et à mesure que les pots de bière et les barriques se vident.

Un battement d'ailes affolées avec un dernier cri troue la nuit. D'un vol lourd la chouette s'enfuit, les prédateurs sortent. Dans sa fuite éperdue elle se dirige vers le château, les immenses pupilles de ses yeux fixes croisent le regard d'Hortense. Terrifiée, la jeune femme fait un bond en arrière. Elle n'est pas superstitieuse de nature, mais cette nuit nimbée de maléfices avec cet oiseau de malheur a raison de ses certitudes.

Les voix graveleuses des hommes brisent le silence nocturne et donnent le signal du départ, chacun va retrouver ses foyers. Elle reprend sa place près de la cheminée et rallume la lampe. Le balancier de la pendule continue à égrener les secondes. Tous les occupants du château dorment, à l'exception de la châtelaine et du châtelain. Oppressée, elle

entend le pas traînant qui monte l'escalier de pierre, heurtant chaque marche.

Une silhouette, au souffle court d'un homme aviné, se détache dans l'embrasure de la porte. Un sourire s'ouvre sur des dents jaunes, gâtées par la bonne chère, l'alcool et le tabac, il n'a rien de bienveillant. Il est sardonique, et annonce le pire chez cet homme qui lui était apparu séduisant. Il y a bien longtemps. Il se laisse tomber dans le fauteuil face à Hortense, allonge ses jambes.

Ces deux dernières années, Hortense a appris à cacher ses émotions sous un masque imperturbable. Même quand son cœur s'emballe, elle maîtrise ses tremblements. Son éducation l'y a bien aidée : dans son milieu, il est malséant de laisser transparaître ses états d'âme. La jeune fille joyeuse au regard pétillant n'est plus que l'ombre d'elle-même, seule sa grande beauté ne s'est pas flétrie. Elle n'objecte pas, reste digne et ne baisse jamais le regard. Ce qui a le don de provoquer son époux et d'attiser sa rage.

Ce soir, l'atmosphère est angoissante. Elle ne s'était pas trompée, la chasse n'a pas été bonne et ces messieurs ont noyé leur frustration dans l'alcool. Refaisant le monde jusqu'à se convaincre de leur toute-puissance. Elle ne doute pas que nombre d'entre eux vont se chercher un exutoire : une épouse, une maîtresse, un valet, un chien...

Pour elle, deux mots éruptés en sont le signal :

—Mes bottes !